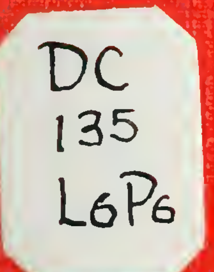
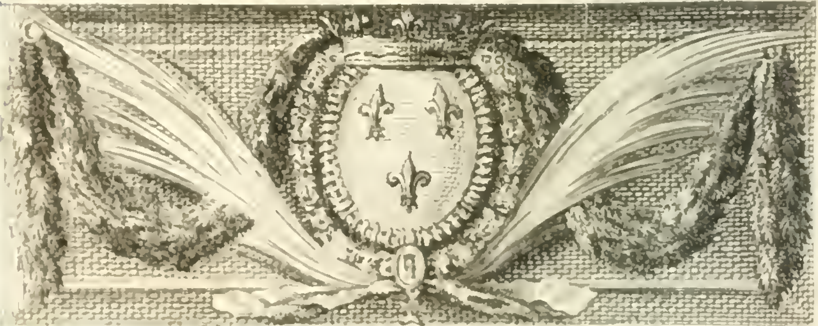

DC
135
L6P6





Fredou pinx *Beauvarlet Sculp*

ÉLOGE HISTORIQUE

DE MONSEIGNEUR

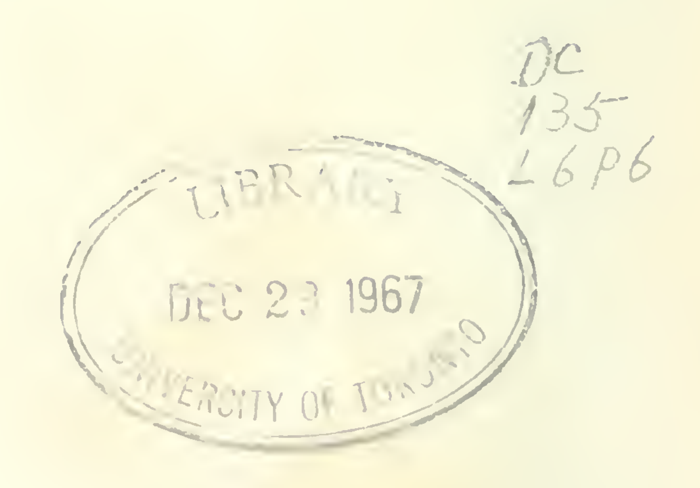
LE DUC DE BOURGOGNE.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXI.





A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN,

ET A MADAME

LA DAUPHINE.

MONSEIGNEUR,

J'OBÉIS à vos ordres & à ceux de Madame la Dauphine, en

vous présentant un Ouvrage dont vous avez daigné l'un & l'autre entendre la lecture, & qui a été honoré de votre approbation. C'est l'histoire & l'éloge d'un Prince que vous pleurez encore, parce que c'étoit votre fils, & que la France pleurera toûjours, parce qu'il vous eût ressemblé. Les regrets publics & les vôtres ont excité mon zèle. C'est la première fois sans doute qu'on a écrit la vie d'un enfant de neuf ans; mais c'est la première fois aussi qu'une vie de neuf ans a mérité d'être écrite. Celle-ci, malgré

la foibleſſe de l'hiſtorien, fera l'étonnement de nos neveux, & embellira les faſtes de la première Maiſon de l'Univers. Il étoit réſervé à cette Maiſon ſi féconde en héros de tous les genres, de nous offrir encore de nouveaux modèles d'héroïſme dans les enfans même qu'elle produit.

Mais, MONSEIGNEUR, comment ce Prince a-t-il été ſi accompli dans un âge ſi éloigné de toute perfection! comment ſes vertus étoient-elles déjà parvenues à leur maturité! comment avoit-il fait de

ſi rapides progrès dans les voies de la religion & de la piété ? C'eſt que le Ciel avoit ſes vûes, lorſqu'il a montré ce prodige aux François. En nous laiſſant voir juſqu'où peut s'égarer la raiſon de l'homme, quand elle a pour guide une fauſſe & aveugle philoſophie, il a voulu nous apprendre juſqu'où pouvoit s'élever l'ame d'un enfant, quand elle étoit ſoûtenue par la foi. Il a ſuſcité cet enfant pour que ſes ſentimens, ſon innocence, & ſa mort, fuſſent la condamnation des principes, de la morale & de la

vie des Sages de ce temps. La Providence ne pouvoit en effet leur rien offrir de plus touchant ni de plus propre à les éclairer, qu'un Prince d'un âge foible & tendre, qui, comme sujet, comme fils, comme disciple, comme chrétien, connût & pratiquât dans leur plus grande pureté, tous les devoirs religieux, naturels & politiques.

C'est ce qu'on a vû, MONSEIGNEUR, *dans le fils auguste que la mort vous a ravi. Mais le souvenir pouvoit s'en effacer de la mémoire des hommes. Il étoit im-*

portant & nécessaire de le transmettre aux derniers âges pour la gloire de la Maison royale, pour l'honneur de la France, pour la consolation des personnes attachées sincèrement à la Religion & à l'État, & pour l'instruction des Princes. Tous ne ressembleront pas au Duc de Bourgogne, il seroit inutile de s'en flatter; mais tous seront élevés de même: c'est ce qu'il faut que l'on sache dans ce royaume & dans l'Univers entier. Il faut qu'on sache que ce plan d'éducation est invariable; que les maximes des

Montausiers & des Bossuets, des Beauvilliers & des Fénelons, seront à perpétuité celles de leurs successeurs; qu'on n'en enseignera point d'autres aux héritiers de la Couronne; qu'ils ne seront jamais confiés à des mains suspectes; que des cœurs corrompus, que des esprits gâtés par des opinions dangereuses ne seront point admis aux fonctions de cette institution sacrée; qu'on instruira toûjours ces respectables Élèves à gouverner leurs sujets en pères, à les soulager dans leurs besoins, à maintenir l'autorité

royale dans la plénitude de ſes droits, à conſerver la ſoi de S.ᵗ Louis, à récompenſer le mérite, à punir le crime ; & qu'avec des principes ſi purs, s'ils ne deviennent pas tous de grands hommes, ils ſeront tous du moins des Monarques juſtes, humains, compatiſſans, chers à leur peuple, ennemis des impies, & protecteurs de la Religion.

Tel ſera, MONSEIGNEUR, *le fruit des leçons que nos Rois feront toûjours donner à leurs enfans. Ce doit être un ſoulagement à votre douleur d'imaginer, en vous*

rappelant celui qui en eſt l'objet, que vous-même le propoſerez pour exemple à vos arrière-petits-fils, & que l'hiſtoire de ſa courte vie ſera éternellement l'école des jeunes Princes de votre poſtérité.

Et vous, MADAME, à qui j'ai vû verſer tant de larmes à la lecture de cet écrit, je viens encore vous en arracher de nouvelles. Je viens remettre ſous vos yeux &, pour ainſi dire, dans vos bras, un fils que vous y avez comblé de toutes les tendreſſes de l'amour maternel. C'eſt ſur vous qu'il tourna ſes

derniers regards ; c'eſt à vous qu'il adreſſa ſes dernières paroles. Vous croirez le revoir, vous croirez l'entendre ; illuſion paſſagère qui vous fera ſentir plus vivement toute l'amertume de cette perte. Le tableau que je retrace ici, n'eſt point fait, MADAME, *pour diminuer vos regrets. Vous n'en trouverez l'adouciſſement que dans vos vertus, & dans celles de l'auguſte époux à qui vous avez donné cette précieuſe famille, où ſe réuniſſent vos conſolations mutuelles, notre eſpérance & notre félicité. Fille de ces Princes*

belliqueux, qui diſputèrent ſi long-temps à Pépin & à Charlemagne les plus nobles provinces de la Germanie, vous avez mêlé au plus beau ſang du monde le ſang illuſtre & courageux des héros Saxons. Ils vous ont appris à ſupporter avec fermeté les malheurs de la condition humaine. Élevée par une mère magnanime, qui a mérité les larmes & l'admiration de toute l'Europe, vous trouvez dans votre nouvelle patrie, & dans la Cour d'un Roi qui vous chérit comme ſa fille, une autre mère auſſi tendre & auſſi

vertueuse, qui fait son bonheur du vôtre, & de celui de tous ses enfans. C'est dans les charmes de cette société royale & bien douce, que des mains chères essuieront vos pleurs. Puisse le Ciel n'en r'ouvrir jamais la source, & ne verser sur vos jours que ses faveurs & ses bienfaits.

Ces vœux, MONSEIGNEUR, *s'adressent également à vous. Ils sont, comme l'ouvrage que j'ai l'honneur de vous présenter, l'expression fidèle des sentimens de mon cœur. Heureux! si je pouvois dans cet hommage immortaliser, sous vos*

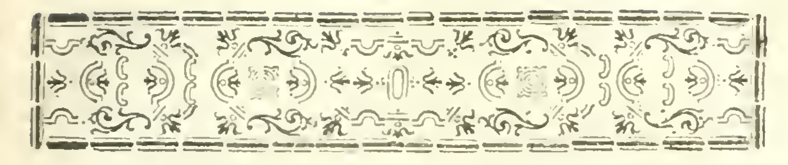
auſpices, mon attachement & mon amour pour votre perſonne, & le profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

LE FRANC DE POMPIGNAN.

AVERTISSEMENT.



AVERTISSEMENT.

ON ne ſauroit trop ſe défier, en général, de tout ce qu'on dit des talens extraordinaires & des qualités rares des enfans. Ceux des Princes & des Grands, ceux même des ſimples Particuliers, ne ſont communément annoncés pour des prodiges que par des bouches ſuſpectes. L'amour aveugle des pères, la complaiſance intéreſſée des précepteurs & des maîtres, la flatterie baſſe des domeſtiques, forment preſque toûjours ces prétendus miracles de la Nature. Il

arrive auſſi quelquefois que ce ſont des fruits précoces qui ne mûriſſent pas. Tel des enfans célèbres de Baillet a fini par n'être qu'un ignorant ou qu'un ſot.

C'eſt ſur-tout du côté de l'eſprit qu'on vante ordinairement les enfans des Rois. On ne parle que de leur vivacité, de leurs reparties; ſouvent que de leurs maximes & de leurs ſentences. Il y a certainement du faux ou de l'exagération dans ces louanges; & quand même elles ſeroient vraies, comme elles n'ont pour objet que des ſaillies ſans ſuite ni liaiſon, il ſeroit difficile d'aſſeoir là-deſſus un jugement ſolide ou des eſpérances.

Ce n'eſt point ſur de pareils matériaux qu'a été fait l'éloge hiſtorique du Duc de Bourgogne. Quoique ce Prince eût beaucoup d'eſprit, on n'a répété de lui ni épigrammes ni bons mots; mais il ne diſoit ni ne faiſoit rien qui ne fût un trait de caractère. Or ces traits-là ne ſont point de ceux qu'on puiſſe amplifier ni ſuppoſer; ils naiſſent l'un de l'autre, ils viennent du même principe & vont au même but; en ſorte que dans cet enſemble de parties analogues & ſi bien liées entre elles, s'il y avoit quelque choſe d'inventé, il faudroit que tout le fût; ce que nul eſprit raiſonnable n'oſeroit ſeulement ſoupçonner.

On a été de l'exactitude la plus

ſcrupuleuſe dans le détail des faits. Lorſqu'il a fallu citer les propres paroles du Duc de Bourgogne, on s'eſt impoſé la loi de les rapporter ſans aucun changement & ſans la moindre altération, telles qu'elles ont été conſervées par les perſonnes qui avoient eu le bonheur de les recueillir de ſa bouche.

Je ne parlerai point ici des ſuffrages précieux accordés à cet Ouvrage. Je dirai ſimplement que l'examen reſpectable qu'il a ſubi, doit lui aſſurer au moins la confiance du Public.



ÉLOGE



ÉLOGE HISTORIQUE

DE MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE.

CE n'eſt pas toûjours dans l'hiſtoire d'une longue vie qu'on doit chercher des inſtructions. Des jours moiſſonnés avant l'âge offrent quelquefois de grands exemples. C'eſt une aurore d'un moment, qui

découvre à l'œil attentif toutes les beautés de la nature. Un enfant qui, destiné pour le trône, en connoîtroit déjà les devoirs, qui jugeroit des hommes en homme consommé, qui liroit dans les cœurs & seroit maître du sien, qui montreroit autant d'humanité que de force, autant de douceur que de fermeté; qui, sensible aux malheurs d'autrui, surmonteroit ses propres souffrances, & qui posséderoit enfin toutes les vertus chrétiennes dans un âge où l'on sait à peine encore les élémens du Christianisme; cet enfant, dis-je, seroit un spectacle bien utile & bien intéressant pour l'univers.

La providence l'avoit mis sous nos yeux, ce spectacle unique. Nous l'avons considéré, & la mort l'a couvert

de ſon voile. Il n'eſt plus : adouciſſons du moins nos regrets, s'il eſt poſſible, en tranſmettant à la poſtérité ce qui les rend ſi légitimes. Une carrière auſſi promptement terminée ne ſauroit être remplie d'évènemens frappans. La vie du Prince que nous pleurons, ſera pluſtôt un tableau qu'une hiſtoire. Mais le tableau des qualités qui font le bonheur des peuples, eſt préférable à l'hiſtoire des actions qui les rendent malheureux. Cet ouvrage inſpiré par l'amour & le ſentiment ne contiendra que des choſes vraies. Il apprendra aux François ce qu'ils ont perdu, aux enfans des Rois ce qu'ils doivent imiter.

LOUIS-JOSEPH-XAVIER DE FRANCE, Duc de Bourgogne, naquit à Verſailles le 13 ſeptembre

1751. Fils aîné de Monſeigneur le Dauphin & de Marie-Joſéphine de Saxe, il étoit le ſeptième petit-fils de Henri IV, le dix-ſeptième de St Louis, le vingt-cinquième de Hugues Capet. Son auguſte aïeul eſt le trente-deuxième Roi de France de ſa maiſon *.

Le Ciel avoit mis dans ſon cœur le germe de toutes les vertus. Elles

* LOUIS XV eſt le trente-unième Roi de ſa maiſon par ſucceſſion non interrompue, & le trente-deuxième en comptant le Roi Eudes. Celui-ci grand-oncle paternel de Hugues Capet, & qui, après la mort de Charles le Gros, avoit été appelé à la Couronne par le choix preſque unanime de tous les Grands du royaume, & par le vœu général des peuples, régna ſans concurrent depuis l'an 888 juſqu'en 892. Ce fut alors que les partiſans de Charles le Simple le proclamèrent Roi; mais, malgré leurs efforts, Eudes ſe maintint ſur le trône juſqu'à ſa mort.

ne tardèrent pas à ſe développer en lui d'une manière ſurprenante, & qui n'a peut-être pas d'exemple dans un enfant de ſon âge. On ne diſſimulera pas qu'il ſentit de bonne heure tout ce qu'il étoit, & qu'il parut le faire ſentir aux autres. Un enfant né pour régner devine aiſément le ſecret de ſa grandeur; & le moyen qu'il l'ignore! Les objets qui l'environnent, les

Son règne fut de dix ans. Nous ne comptons pas Robert ſon frère, quoiqu'il ait été élû Roi, & ſacré à Reims en 922; quoiqu'il ait régné un an, & qu'il ſoit mort à la tête d'une armée qui combattoit pour ſoûtenir ſes prétentions contre les droits de Charles le Simple. Hugues le Grand ſon fils ne voulut pas être Roi. Depuis long-temps la Couronne ſembloit s'offrir d'elle-même à ſa maiſon; elle s'y fixa pour toûjours ſur la tête de Hugues Capet, cent ans après l'élection & le couronnement du roi Eudes, grand-oncle de ce Prince.

discours, le silence même, tout lui rend des respects & des hommages; il ne voit que des sceptres, & n'entend que des flatteurs. Cette connoissance anticipée pourroit être dangereuse dans un caractère dur & hautain; mais elle devient utile dans un cœur doux & bienfaisant, qui n'envisage le pouvoir suprême que comme l'instrument de la félicité publique.

L'enfance du Duc de Bourgogne fut confiée à la Comtesse de Marsan. Ce Prince ne pouvoit être mis en des mains plus illustres ni plus capables de diriger ses premiers pas dans le chemin de la vertu. Dès qu'il fut susceptible des instructions les plus simples, on commença par la plus importante. On lui apprit *premièrement la crainte de Dieu, qui est*

l'appui de la vie humaine, & qui aſſure aux Rois mêmes leur puiſſance & leur majeſté. *

L'alphabet d'un Prince ne devroit former que ces trois mots, *piété, bonté, juſtice.* Ce ſont les termes élémentaires que M. Boſſuet veut qu'on lui faſſe répéter ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'ils demeurent dans ſa mémoire avec toute la liaiſon qui eſt entre eux.

On obſerva cette maxime à l'égard du Duc de Bourgogne. Ces grandes vertus, ces vertus fondamentales de la royauté, le reſpect pour la Religion, l'équité, l'amour du bien public, entroient dans toutes les leçons

* Lettre de M. Boſſuet au Pape Innocent XI, ſur l'inſtruction de Monſeigneur le Dauphin, fils de Louis XIV.

qu'on lui faisoit, & trouvoient place jusque dans ses jeux. Rien n'est indifférent dans ces premières années; tout porte coup, tout laisse après soi des traces. La recréation des enfans est quelque chose de plus sérieux qu'on ne croit. Il étoit d'autant plus aisé de tirer parti des amusemens du jeune Prince pour l'utilité de son éducation, qu'il n'avoit rien d'enfant, & qu'il ne se laissoit approcher ni traiter comme un enfant. D'un entretien destiné en apparence à le distraire ou à le divertir, on le faisoit passer sans peine à des conversations graves & instructives; son esprit solide & réfléchi l'y portoit naturellement. On en prenoit toûjours le sujet dans l'histoire de France, ou dans des évènemens particuliers de sa maison.

Les vertus des pères ſont des portraits de famille pour les enfans.

On l'entretenoit un jour des hautes qualités du Roi ſon aïeul, & de la maladie qu'il avoit eſſuyée à Metz. On lui peignoit des couleurs les plus vives & les plus vraies cette époque attendriſſante, cette déſolation univerſelle, qui n'eût pas été plus grande, ſi l'Ange de la mort eût menacé la France entière; ces témoignages d'affection ſi éclatans & ſi extraordinaires, que, pour en bien juger, il faut en avoir été témoin : on lui apprenoit ſur-tout que ce fut en cette occaſion que les François donnèrent à leur Roi ce ſurnom précieux, ce titre unique, né du ſein de la douleur & de la joie, & formé par acclamation. Ce récit l'échauffoit, le tranſportoit :

Ah, que le Roi, s'écria-t-il, *dût être ſenſible à tant d'amour, & que j'acheterois volontiers ce plaiſir au prix d'une pareille maladie!*

Quoiqu'il n'eût pas encore ſix ans, il ſavoit ſe faire ſervir comme s'il eût été dans la pleine maturité de ſon âge. On ne s'apercevoit de ſon enfance qu'à ſa taille & à ſes traits: ſa vûe en impoſoit à tout le monde; & par une certaine dignité répandue ſur toute ſa perſonne & dans toutes ſes manières, il inſpiroit pour lui une eſtime & une vénération très-indépendantes du reſpect dû à la grandeur de ſa naiſſance & de ſon rang.

Le moment de paſſer aux hommes arriva. On leur remet les enfans de France à ſept ans commencés, & ce n'eſt pas trop tôt. Il fallut choiſir un

Gouverneur pour le Duc de Bourgogne. C'eſt l'emploi le plus important dont un Souverain puiſſe honorer un Sujet. Un roi de France pourroit dire au Gouverneur de ſon fils, en le remettant entre ſes mains : *Je vous confie la deſtinée de vingt millions d'hommes.*

Je n'entreprendrai point de tracer ici les devoirs de cette charge. On a aſſez écrit ſur l'inſtitution des Princes, & ſur l'art du gouvernement. Rendre les hommes heureux, voilà l'obligation ; ſavoir les rendre heureux, voilà le ſecret. Mais ce ſecret n'eſt peut-être pas difficile dans un État où les reſſorts & les moyens dépendent entièrement du Monarque.

Le Gouverneur d'un enfant de France eſt revêtu de toute l'autorité

royale & paternelle. Le Prince doit lui obéir aveuglément dans tout ce qui appartient au détail de l'éducation. Le Duc de la Vauguyon fut desiré par Monseigneur le Dauphin, & nommé par le Roi. Ce choix ne fut applaudi que parce qu'il méritoit de l'être. On choisit pour Précepteur, M. de Coetlosquet, Évêque de Limoges, Prélat adoré dans son diocèse, & l'intime ami du Cardinal de la Rochefoucault. Ce fut le 1.er mai 1758 que le Duc de Bourgogne passa aux hommes.

Le chef de son éducation, & les instituteurs de ses études, s'appliquèrent d'abord à l'étudier lui-même avec soin. Ils trouvèrent un esprit pénétrant & juste, une raison avancée, de la force & de l'élévation dans

l'ame, du penchant à la fierté, un peu de roideur, des notions de juſtice & d'humanité qu'il fut aiſé de réduire en principes ; & cet aſſemblage formoit un caractère propre & décidé, qui ſe manifeſtera dans tout ce que nous rapporterons des actions & des diſcours de ce Prince.

Dans le plan méthodique, mais varié, qu'on ſuivit pour la diſtribution du travail, on n'eut qu'à ſe conformer à l'eſprit d'ordre & de ſuite qui ſe faiſoit remarquer en lui. C'étoit une route ſûre qu'il traçoit lui-même, & dans laquelle on ne pouvoit s'égarer. Il n'y avoit à craindre de ſa part ni confuſion dans les idées, ni relâchement dans l'application.

Il montra dans les commencemens quelque répugnance pour le Latin.

Ne ſe hâte-t-on pas un peu trop d'enſeigner cette langue aux enfans? Les élémens des langues ſont ennuyeux & abſtraits; ils fatiguent l'eſprit ſans l'intéreſſer. Un jeune élève ſe rebute aiſément de ce jargon artificiel, ſurtout dans l'éducation particulière, où il n'eſt point ſoûtenu par l'attrait puiſſant de l'exemple & de l'émulation.

Le deſir que le Duc de Bourgogne avoit d'apprendre, auroit ſurmonté cette antipathie involontaire. Il étoit trop judicieux pour ne pas ſentir l'utilité d'une langue, à qui nous devons tant de chef-d'œuvres, d'une langue toûjours ſubſiſtante, toûjours univerſelle, & ſi familière au grand Prince dont il avoit reçû le jour. Mais il poſſédoit ſupérieurement la

langue françoiſe ; il la parloit avec une correction & une pureté qui étonnoient. Clair & concis dans tout ce qu'il diſoit, il vouloit qu'on s'énonçât avec netteté & préciſion, lorſqu'on avoit l'honneur de lui parler. Sa délicateſſe ſur cet article étoit extrême. Il ſe contraignoit, pour ne pas marquer une ſorte d'impatience, quand on lui parloit, ou qu'on lui expliquoit quelque choſe d'une manière obſcure & diffuſe.

L'Hiſtoire piquoit ſa curioſité. Cette lecture ſeroit médiocrement néceſſaire aux Princes, ſi elle ne ſervoit qu'à les amuſer. C'eſt à eux particulièrement qu'il importe de lire l'Hiſtoire en philoſophes, mais en philoſophes chrétiens; qu'ils la liſent, en un mot, dans le même eſprit que

l'écrivoit M. Boſſuet * ; qu'ils apprennent de lui que, *comme la Religion & le gouvernement politique ſont les deux points ſur leſquels roulent les choſes humaines . . . . en découvrir tout l'ordre & toute la ſuite, c'eſt comprendre dans ſa penſée tout ce qu'il y a de grand parmi les hommes, & tenir, pour ainſi dire, le fil de toutes les affaires de l'Univers.* C'eſt dans ces ſortes de lectures que des guides ſages & éclairés lui ſont néceſſaires. Ils auront ſoin auſſi de le prémunir contre l'orgueil qu'il pourroit concevoir en liſant l'hiſtoire de ſes ancêtres & celle de ſon empire.

Le Gouverneur & le Précepteur du Duc de Bourgogne ne perdoient point de vûe cette partie eſſentielle

* Hiſtoire univerſelle, *page 4, édit.* in-4.°

de

de ſon inſtruction, & je dirai, ſans les flatter, qu'ils rempliſſoient ce devoir avec la ſincérité la plus ſévère. On lui avoit préſenté une table chronologique de tous les rois de France depuis la fondation de la monarchie. Les hiſtoriens qui remontent juſqu'à Pharamond en comptent ordinairement ſoixante-cinq. Il ſe figura que tous ces Rois étoient ſes aïeux, & l'on remarqua que ſon cœur s'en élevoit ſenſiblement. Le Duc de la Vauguyon crut qu'il étoit bon de lui dire qu'on n'avoit point de preuve que les Rois de la troiſième race deſcendiſſent de la première, ni même de la ſeconde. Il en parut étonné, & répondit avec une ſorte de dépit, *au moins, Monſieur, je deſcends de Saint Louis & de Henri IV.*

Il eût voulu tout apprendre, & ne rien ignorer. *Que je ſerois heureux,* s'écrioit-il une fois, *ſi je pouvois ſavoir quelque choſe que mon papa ne ſût pas!* Il avoit, avec raiſon, la plus grande opinion des connoiſſances en tout genre de Monſeigneur le Dauphin.

L'ardeur qu'on lui voyoit pour s'inſtruire, s'étoit manifeſtée dès ſa plus tendre enfance. On remarquoit en toute occaſion la ſolidité de ſon eſprit naturellement géométrique & calculateur, & c'eſt ce qui avoit déterminé les perſonnes chargées de ſa première éducation à lui faire commencer pluſtôt qu'il n'eſt d'uſage, l'étude de la Phyſique & des Mathématiques.

Ses maîtres furent étonnés de ſa pénétration. Les bornes qu'ils mettoient

à leurs leçons, il les franchiſſoit bien vîte par une force de conception qui l'entraînoit au-delà du but où l'on vouloit qu'il s'arrêtât. Il faiſoit des objections ſur ce qu'il comprenoit, & demandoit l'explication de ce qu'il ne comprenoit pas : mais il falloit que la réponſe fût bonne & ſolide ; car il en eût aiſément démêlé l'inſuffiſance ou le faux.

On lui donna pour maître de Phyſique expérimentale, un Académicien * qui l'a enſeignée avec ſuccès à pluſieurs fils de Rois. Cette étude étoit fort de ſon goût. Il n'eut pas moins de curioſité pour l'Hiſtoire naturelle, ſcience d'autant plus propre à l'attacher, qu'elle lui fourniſſoit dans

* M. l'Abbé Nolet.

les moindres objets, de nouvelles preuves de l'exiſtence d'un Être infini, & de nouveaux motifs d'adorer ſa providence.

Tous les ſoirs il y avoit chez lui des converſations où l'on traitoit les matières les plus ſavantes. On y propoſoit des queſtions de Phyſique, des problèmes de Géométrie, des découvertes de Méchanique. Rien de tout cela n'étoit au deſſus de ſa portée. A ſept ans il avoit tracé de ſa main un livre entier de figures de Géométrie. Il étoit ſingulièrement avancé dans cette ſcience.

Il aimoit les arts utiles, & n'aimoit que ceux-là; il en vouloit connoître les principes; il les étudioit & les approfondiſſoit. Chez la pluſpart des

hommes le goût ſe reſſent de la foibleſſe de l'âge. Dans les enfans, il eſt frivole, incertain. Le ſien étoit ſolide & ſûr. Il y joignoit une ſagacité peu commune. Il ſe propoſa un jour de parcourir les jardins de Verſailles avec le livre qui en explique les différentes curioſités. Arrivé à la ſtatue de l'affranchi Milichus, qui en aiguiſant le poignard de ſon maître, ſemble écouter des perſonnes qui parlent, ou en obſerver qui agiſſent, il s'y arrêta long-temps, l'admira, & tout-à-coup ſe retourna vers ceux qui l'accompagnoient, & leur dit: *Cette ſtatue eſt très-belle, mais il y a un grand défaut; l'eſclave a la tête trop tournée vers ceux qui parlent, & paroît trop attentif à leurs diſcours, pour que les conſpirateurs ne puiſſent pas s'apercevoir*

qu'il les écoute *. Le Prince ſuppoſoit que l'affranchi étoit à portée de voir les conſpirateurs, & d'en être vû ; & dans cette ſuppoſition, que rien ne contredit, la critique ſeroit fort juſte. C'eſt au moins une obſervation très-ingénieuſe, très-fine, & qu'on n'avoit point faite avant lui.

La Poëſie eût trouvé en lui un connoiſſeur & un protecteur ; je dis

* Scevinus, l'un des principaux complices de la grande conſpiration contre Néron, s'étoit comporté fort indiſcrètement dans ſa propre maiſon, en préſence de ſes amis & de ſes eſclaves. Son affranchi Milichus, chargé par ſon ordre d'aiguiſer un vieux poignard, avoit vû des préparatifs & des arrangemens extraordinaires ; il avoit prêté l'oreille à tout ; peut-être même qu'il étoit du ſecret ; il l'avoit au moins deviné. *Voyez ces différentes conjectures dans Tacite, liv. XV des Annales.*

la grande & véritable Poësie, la seule qui mérite l'estime des sages & les regards des Princes ; la poësie des livres saints, celle des Homères, des Virgiles, des Boileaux. Il n'avoit encore jamais lû de pièces de théatre; on lui parloit souvent d'Athalie. Il desira l'entendre lire ; on la lui lut. Il fut charmé de la magnificence de cette pièce en général ; mais il en fit remarquer en détail les beautés particulières ; & les endroits qui l'avoient le plus frappé, sont en effet les plus remarquables de ce Poëme, & les plus consacrés par l'admiration publique.

Sur le champ il voulut que cette Tragédie fût déclamée dans son appartement. Il en distribua les rôles, & se réserva celui de Joas, qu'il

rendit avec toute la dignité d'un enfant Roi. L'intelligence & les graces de la déclamation lui étoient si naturelles, que dans cet essai, il donnoit lui-même des leçons à ceux qu'il avoit chargés des autres personnages. Il reprenoit l'un de sa lenteur, l'autre de sa monotonie, celui-ci de son air contraint & embarrassé. Nul de ces défauts ne parut dans son jeu. Il récitoit les vers aussi-bien qu'il en jugeoit.

S'il avoit l'art d'exprimer les passions d'autrui, il avoit le secret de cacher les siennes. Sa prodigieuse vivacité lui causoit quelquefois des mouvemens d'impatience, qui dans tout autre eussent dégénéré en colère. Il le sentoit, & sa raison toûjours active, toûjours sur ses gardes, préve-

noit l'éclat. Ce n'eſt pas qu'il ne lui en coûtât des efforts. Dans ces momens on a vû tomber de ſon viſage des gouttes de ſueur. La nature eſt difficile à vaincre ; mais c'eſt auſſi la plus belle des victoires.

Il jouoit un jour tête à tête avec un de ſes Sous-gouverneurs. Il y eut un coup douteux, & qui méritoit d'être décidé. Le Duc de Bourgogne ſoûtenoit avec chaleur qu'il avoit gagné ; le Sous-gouverneur, de ſon côté, ſoûtenoit la même choſe ; & pour éprouver le Prince, il affectoit autant d'ardeur & d'obſtination que lui. *Vous croyez avoir raiſon*, lui diſoit-il, *& moi auſſi. Qui eſt-ce qui cédera ? Ce ſera vous*, repliqua le Duc de Bourgogne, d'un ton un peu altéré ; & tout de ſuite prenant un air

ſerein, il ajoûta : *parce que vous êtes le plus raiſonnable.*

On voulut, dans une occaſion, lui faire honneur d'un de ces avantages remportés ſur lui-même. On écrivit ſur un papier : *Monſeigneur le Duc de Bourgogne ſera un grand Prince; il commence à maîtriſer ſes paſſions.* Ce jeune Prince aimoit la célébrité que donnent la gloire & le mérite. Il ſouhaitoit qu'on parlât de lui en bien, & c'eſt une preuve qu'il aſpiroit à bien faire. On avoit mis le papier ſur ſon bureau. A peine avoit-il achevé de le lire, qu'on vint l'avertir que Monſeigneur le Dauphin le demandoit. Il prend ce petit écrit, le met dans ſa poche, & n'eſt pas pluſtôt arrivé ſur le degré, qu'il le laiſſe adroitement tomber derrière lui. On

s'en aperçoit, & comme on lui en demande la raiſon; *c'eſt*, répond-il, *que quelqu'un trouvera ce papier, le ramaſſera, lira ce qu'il contient, & le répandra dans le public.*

Des perſonnes difficiles ont cru démêler dans ce trait un rafinement exceſſif d'amour propre. On voit par-là que ſi les Princes ont des flatteurs outrés, ils ont auſſi des cenſeurs injuſtes. L'amour propre, qui fait ſouhaiter de devenir vertueux, & d'avoir la réputation de l'être, eſt lui-même une vertu. Le Duc de Bourgogne ſavoit, & on ne ceſſoit de le lui répéter, que les paſſions des hommes ſont la ſource ordinaire de leurs égaremens & de leurs malheurs, mais que celles des Princes ſont quelquefois funeſtes au genre humain. Parvenu

donc à vaincre les siennes, il avoit raison de desirer que tout le monde en fût instruit. C'étoit une ambition légitime, l'ambition d'une belle ame, & d'un Prince digne de régner.

Mais s'il étoit sensible à la louange juste & méritée, il haïssoit & méprisoit la flatterie, ce fléau des Cours, qui a perdu tant de Rois. Quelqu'un s'avisa de lui donner des éloges qui sentoient l'adulation. *Monsieur,* lui dit-il, *vous me flattez, & je n'aime point qu'on me flatte.* Et le soir, en se couchant, il dit au Duc de la Vauguyon : *Ce Monsieur me flatte, prenez garde à lui.*

La voie la plus sûre pour acquérir son estime, étoit d'éclairer sa conduite, & de le reprendre quand il avoit tort. Il y a des enfans assez mal

nés pour conſerver, après leur éducation, des ſentimens de rancune contre des Gouverneurs ou des Précepteurs trop auſtères. C'eſt la marque d'un mauvais cœur, & les mauvais cœurs ne ſont pas rares. La vigilance & la ſévérité faiſoient une impreſſion bien différente ſur ce Prince. Le Duc de la Vauguyon lui avoit demandé lequel de ſes trois garçons de la chambre il aimoit le mieux. *C'eſt un tel*, répondit-il, *parce qu'il ne me paſſoit rien dans mon bas âge, & qu'il alloit redire tout ce que je faiſois de mal, afin que l'on me corrigeât.*

Un jeune Seigneur qui étoit admis à lui faire ſa cour pendant ſon enfance, le flattoit dans ſes petits caprices, & alla même juſqu'à lui dire

qu'il falloit se moquer des avis & des corrections. Le Duc de Bourgogne irrité de pareils discours, le prit dès-lors tellement en aversion, qu'il cessa entièrement de lui parler, malgré le goût naturel qu'il avoit pour lui. Ce jeune homme voyagea, & fut deux ans sans voir le Prince. Il ne reparut devant lui que lorsqu'il eut passé aux hommes; mais il se comporta tout différemment. Ce n'étoit plus un bas courtisan, un lâche adulateur; c'étoit un homme sincère, vrai, qui relevoit les fautes, osoit contredire, & disputoit au jeu. Le Duc de Bourgogne lui rendit ses bontés & son amitié. *J'avois conçû de l'aversion pour vous*, lui disoit-il, *à cause de vos flatteries; mais je vous aime à présent, parce que vous avez changé de ton, & que vous me*

dites mes vérités. Heureux les Princes à qui les courtisans disent la vérité pour leur faire la cour.

Accoûtumé à gouverner son cœur, à le subjuguer, il vouloit que les autres eussent le même empire sur le leur. Un des Princes ses frères ayant perdu au jeu, en témoigna du chagrin. Il l'en reprit en particulier, mais avec la gravité d'un Prince qui avoit droit de donner des conseils, & qui donneroit un jour des ordres.

La médisance lui déplaisoit souverainement. Quelqu'un parloit assez mal devant lui d'un homme dont la naissance méritoit des égards. Il le fit approcher, & lui dit : *Je trouve fort mauvais que vous parliez ainsi devant moi d'un homme de condition ; n'y revenez plus.* Les ridicules le frappoient

vivement ; mais il n'en faisoit point de plaisanteries. Jamais trait de mépris, jamais raillerie humiliante ne sortit de sa bouche. Sa réserve sur ce point peut servir de modèle aux Princes. Les défauts naturels excitoient sa compassion ; la plufpart des hommes ont la cruauté d'en rire. Un jour la conversation tomba par hasard sur un de ces défauts, & quelqu'un qui en étoit affligé, se trouvoit alors chez le Prince. Il mit le doigt sur sa bouche, appela celui qui parloit, & lui dit à l'oreille : *Ne craignez-vous pas de le fâcher !*

Enjoué sans être moqueur, affable sans familiarité, secret sans dissimulation, honnête sans confondre les personnes ni les rangs, agréable & doux dans la société, il ne caressoit point,

point, comme font d'ordinaire les enfans, ni ne ſe laiſſoit aller à des démonſtrations plus apparentes que ſolides ; mais par ſes regards, par ſes manières, par un je ne ſais quoi dont on étoit pénétré, ſans pouvoir le définir, il marquoit ſon eſtime, ſa reconnoiſſance & ſon amitié. Il avoit le diſcernement ſi juſte, il connoiſſoit ſi bien les hommes, que ſans jamais ſe méprendre à l'égard de ceux qui avoient l'honneur de l'approcher, il les plaçoit chacun dans ſon cœur & dans ſon eſprit, ſuivant l'ordre & le degré qu'ils méritoient. Toutes ſes expreſſions avoient un tour noble, naturel & délicat, & une ſorte de politeſſe qui n'appartient qu'aux Rois, & qui lui avoit été tranſmiſe de père en fils. Il ne faudroit que le trait

ſuivant pour nous en convaincre. Le Duc de Briſſac, qu'il aimoit & qu'il eſtimoit infiniment, lui dit un jour: *Monſeigneur, à votre première campagne, je vous demande d'être votre Aide-de-camp. Non,* répondit-il, *M. le Duc; vous ſerez alors Maréchal de France, & vous me donnerez des leçons.*

Il appliquoit à toutes choſes cette préciſion exacte, avec laquelle il diſtinguoit les perſonnes. Le diſtrict des différens arts & leurs limites lui étoient parfaitement connus. Le Médecin avoit beau faire le Chirurgien; vainement le Chirurgien faiſoit le Médecin, cet étalage étoit inutile auprès de lui. Il ne donnoit à tâter ſon poux qu'à des Médecins; il ne parloit de remèdes extérieurs qu'à

des Chirurgiens. Tout étoit remis à ſa place, & chacun rentroit dans ſa profeſſion.

Ce goût du vrai, ces principes lumineux ſur leſquels il régloit ſes jugemens & ſes paroles, indiquoient ſans doute une ame faite pour la vérité. Elle n'eut qu'à ſe montrer pour lui plaire. Il l'aima dans un âge où on l'ignore, & dans un rang où on la craint. Son Gouverneur & ſon Précepteur n'eurent beſoin ni d'effort ni de ruſe pour l'accoûtumer à l'entendre. On venoit de lui donner, pour exemple d'écriture, une ſentence conçûe en ces termes : *il faut beaucoup de courage pour dire la vérité aux Princes, & ceux qui la leur diſent ſont leurs vrais amis.* Quelques heures après, le Duc de la Vauguyon eut

occaſion de lui faire des reproches aſſez ſérieux. Il en fut piqué ; & comme il étoit encore tout émû, il dit à ſon Gouverneur : *Vous croyez donc qu'il vous faut beaucoup de courage pour me dire la vérité. Otez-vous cela de l'eſprit ; vous avez pleine autorité ſur moi : le vrai courage ſeroit de la dire à papa, ou à papa Roi, s'ils étoient capables de faire le mal.* Paroles ſublimes & au deſſus de tout éloge.

Il aimoit trop la ſincérité dans autrui, pour n'être pas vrai dans tout ce qui le concernoit perſonnellement. Auſſi n'a-t-il jamais menti ; il ne cherchoit pas même à excuſer ou à pallier ſes fautes : il les avouoit avec une noble ſimplicité ; & ce qui eſt plus rare encore dans un enfant de

ce rang, il ne vouloit point qu'on les cachât aux autres pour le flatter, ou pour lui éviter une petite confusion. Un jour il avoit contenté ses maîtres moins qu'à l'ordinaire. Après sa leçon vint une Dame qui leur dit que Monseigneur avançoit sans doute toûjours de plus en plus, & que certainement la leçon avoit été bonne. On lui répondit que oui. Quand elle fut sortie, le Duc de Bourgogne regarda son Précepteur, & lui dit : *Quoi, Monsieur, vous qui m'exhortez tant à ne m'écarter jamais de la vérité, vous mentez devant moi & pour moi!*

Souvent la raison exerçoit ses droits sur lui malgré lui-même. Elle surmontoit dans son cœur les révoltes de l'amour propre & l'indocilité de

l'enfance. Il tenoit un jour ce propos à ſon Gouverneur: *L'empire que vous avez ſur mon eſprit eſt ſingulier. Je veux quelquefois vous réſiſter, j'en fais la réſolution; mais dès que vous arrivez, & que vous me dites un mot, je me rends.*

Il étoit plein de charité pour les pauvres, & d'humanité pour les peuples. La ſenſibilité de ſon ame n'étant point fondée ſur des mouvemens paſſagers, & trop ſouvent infructueux chez le commun des hommes, mais ſur un amour conſtant du bien public & particulier, n'en étoit que plus ſûre & plus invariable dans ſes effets. Quoiqu'il eût un éloignement extrême pour toute dépenſe ſuperflue, il donnoit avec joie, avec libéralité, & au-delà de ce qu'on lui demandoit,

lorſqu'il s'agiſſoit de ſoulager des infortunés & des indigens. Il avoit deſiré une petite artillerie. Ceux qui étoient auprès de lui ne s'y opposèrent pas, mais lui dirent ſeulement qu'il y avoit bien des malheureux Il n'en fallut pas davantage. Il aima mieux ſupprimer un amuſement qu'une aumône. L'artillerie fut ſacrifiée, & il ordonna de diſtribuer aux pauvres l'argent qu'on y auroit employé.

La première fois qu'on lui préſenta la bourſe dans laquelle étoit la ſomme que le Roi avoit deſtinée pour ſes menus plaiſirs, il en réſerva la moitié pour des aumônes. On lui fit connoître les différentes eſpèces de pauvres qui pouvoient être l'objet de ſes charités ; pauvres honteux, pauvres mendians dans les rues,

pauvres détenus dans les priſons pour n'avoir pû payer les impôts. Il préféra les derniers.

Le S.r Tourolle, ſon premier valet de chambre, lui parloit d'un village à quinze lieues de Paris, qui venoit d'être entièrement conſumé par un incendie. *Nous n'avons pas grand choſe*, dit-il, *il faudra faire ce que nous pourrons.* Le ſoir, Monſeigneur le Dauphin, Madame la Dauphine & Meſdames étant venues le voir, il fit une quête dans ſa propre famille pour le ſoulagement des pauvres habitans de ce village. Il en remit l'argent entre les mains du S.r Tourolle pour le leur envoyer, & y ajoûta tout ce qu'il put prendre ſur celui de ſes menus plaiſirs.

Sa générosité s'accordoit très-bien

avec cet amour de l'ordre & de l'économie, qui étoit une des vertus de ſon caractère. Il voyoit lui-même les comptes de ſes menus plaiſirs. Il s'informoit des dépenſes que l'on avoit faites, & des raiſons qu'on avoit eues de les faire. Ses petites finances avoient une forme régulière d'adminiſtration, dont aucun détail ne lui échappoit. Il n'aimoit pas les profuſions indécentes. Une perſonne d'un état inférieur lui diſoit un jour : *Si vous vouliez me donner cent mille livres, j'acheterois une belle maiſon.* Il répondit: *quand je le pourrois, je ne vous les donnerois pas. Il n'eſt pas de votre état d'avoir une ſi belle maiſon.*

Dès l'inſtant que le Duc de Berry eut paſſé aux hommes, le Duc de Bourgogne ſe propoſa d'être pour ce

jeune Prince un modèle & un exemple vivant de conduite. Il s'intéreſſoit avec ardeur à tout ce qu'il faiſoit, à tout ce qu'il diſoit, & au ſuccès de ſon éducation. Il le prouva d'une manière qu'il n'appartenoit qu'à lui d'imaginer & d'exécuter. Pendant qu'il jouiſſoit d'une bonne ſanté, on faiſoit tous les huit jours une revûe ſcrupuleuſe de tout ce qu'il avoit fait de bien & de mal dans la ſemaine; on l'écrivoit exactement, & à la fin du mois on examinoit s'il s'étoit corrigé de quelque défaut, & on écrivoit en marge les moyens de réformer ceux qui lui reſtoient encore. Il conſervoit avec ſoin dans ſa caſſette ces petits journaux de ſa vie. Quelques jours après que le Duc de Berry eut paſſé entre les mains des hommes, le

Duc de Bourgogne ſe fit apporter cette caſſette, l'ouvrit, en prit les journaux, appela le Duc de la Vauguyon, & M. de Sineti, un de ſes Sous-gouverneurs, fit venir le Duc de Berry, & lui dit : *Mon frère, venez apprendre comme on en uſoit avec moi pour me corriger de mes défauts ; cela vous fera du bien.* Enſuite il remit les papiers entre les mains du Sous-gouverneur, en lui diſant : *M. de Sineti, liſez tout.* Pendant la lecture on s'apercevoit par la rougeur qui montoit au viſage du Duc de Bourgogne, qu'il ſe ſentoit humilié, ſurtout lorſqu'on en fut venu à un certain article. Il l'écouta avec une émotion dont les effets parurent dans ſes yeux & ſur ſon front. On voulut ceſſer de lire ; il s'y oppoſa. *Non*, dit-il,

achevez juſqu'au bout. Il ajoûta ſeulement, *pour ce défaut-là, je crois m'en être corrigé.*

La ſenſibilité de ſon ame n'éclatoit jamais tant que dans nos ſuccès ou dans nos revers. C'étoit un vrai patriote, un vrai citoyen. Paſſionné pour la gloire de nos armes, il ſouhaitoit avec la même ardeur que l'État fût floriſſant, & le peuple heureux. Le Miniſtère de *** donnoit les plus belles eſpérances. Ses premières opérations avoient répandu par-tout la joie & ranimé le crédit. Dans ces commencemens, il eut une maladie qu'on crut d'abord férieuſe, & qui ne dura pas. Le jeune Prince, qui l'entendoit louer tous les jours, & par toutes les bouches, & de toutes les façons, parut très-inquiet ſur ſon

compte. Il s'informoit ſouvent, & avec grand ſoin, de ſes nouvelles. On étoit ſurpris d'une attention ſi marquée, & on lui en demanda le motif. *Rien de plus ſimple,* répondit-il; *j'entends dire à tout le monde qu'il ſert bien papa Roi & l'État.*

Il fut tranſporté de joie, quand il apprit la victoire de Berghen. Nos armes trop ſouvent malheureuſes, avoient beſoin d'un triomphe. Celui-ci déconcerta les projets d'un Prince habile & actif, qui s'étoit flatté de nous ſurprendre. Inférieurs & attaqués, nous devions être battus. Les ennemis le furent. Cette action déciſive en impoſa aux Alliés. Les ſuites heureuſes du combat, la gloire du nom françois relevée, les talens & les vertus du Général, tout dans cet

évènement intéressoit le Duc de Bourgogne, tout lui en étoit cher & précieux.

Qu'on est propre à gouverner des peuples, quand on s'affecte ainsi des prospérités ou des disgraces publiques! Des vertus si remarquables & si développées dans un enfant, étoient encore embellies & perfectionnées par la Religion. Ce Prince étoit né pour elle. A peine la connut-il, qu'il l'aima, qu'il en sentit les avantages, & qu'il en remplit scrupuleusement les devoirs. C'est la base du véritable héroïsme. On peut sans religion être un homme extraordinaire, fameux, mais jamais un grand Roi, ni un grand homme.

Ce jeune Prince avoit un zèle décidé pour l'observation des com-

mandemens de Dieu & des loix de l'Église. Il donnoit à tous l'exemple du respect pour les choses saintes & pour les préceptes divins. Quelqu'un lui dit qu'il avoit vû travailler à une maison vis-à-vis du château ; c'étoit un jour de fête. Il devint rouge: *Voilà qui est horrible,* dit-il ; *je m'en vais tout-à-l'heure chez papa Roi pour m'en plaindre à lui.* On eut de la peine à l'en empêcher, & peut-être ne fit-on pas bien. Une preuve sensible que la Religion se perd dans un État, c'est quand les devoirs extérieurs du culte public sont ouvertement & impunément violés.

Il y a cinq ou six mois qu'allant, un jour de fête, se promener sur le petit fauteuil roulant qui lui servoit à cet usage, il vit en sortant de son

appartement, un marchand qui avoit étalé ſur le haut du degré une boutique de quincaillerie. Il ſe fit arrêter, appela un de ſes Gentilshommes de la manche, & lui dit : *Voilà qui n'eſt pas permis ; allez de ma part faire remballer cette boutique devant vous, & que je ne la trouve plus à mon retour.*

Une autre fois on dit devant lui, qu'un Officier qu'il protégeoit, alloit les vendredis à Paris pour faire gras. C'étoit une de ces plaiſanteries charitables qu'on ſe permet ſi ſouvent à la Cour aux dépens des abſens & de la vérité. Il le crut; & ſi-tôt qu'il vit le prétendu violateur de la loi du maigre, il lui en fit une réprimande très-ſérieuſe, & montra par ce trait, qu'il regardoit comme un devoir dans les Princes, de veiller ſur la conduite

conduite & ſur la religion de ceux qui les approchent.

Il avoit étudié la Religion, il en avoit examiné les principes, non par une curioſité vaine, ni pour y chercher des difficultés & des contradictions ; mais pour en découvrir de plus près l'élévation & la majeſté. La raiſon, dans un eſprit juſte, éclaire & fortifie la foi. Il édifioit par la manière dont il prioit, & dont il entendoit la Meſſe. La vertu des paroles divines, renfermée dans la ſainte Écriture, le pénétroit juſqu'au fond du cœur. Tous les jours on lui liſoit le matin un chapitre de l'Évangile. Il l'écoutoit avec un recueillement profond ; & après l'avoir entendu, il baiſoit avec reſpect le livre ſaint.

La pureté de ſon ame répondoit

aux ſentimens de Religion dont il étoit rempli. Le ſceau de la chaſteté étoit, pour ainſi dire, empreint dans ſon cœur. Il poſſédoit cette vertu dans un degré ſi éminent, que lorſqu'on lui liſoit quelque hiſtoire, & qu'il s'agiſſoit d'une paſſion, il diſoit: *paſſez cela, il ne convient pas que je l'entende.* Un jour qu'il parcouroit avec M. de Limoges une Bible ornée d'eſtampes, il tomba ſur une figure qui n'étoit pas auſſi modeſtement vêtue qu'il eût deſiré. *Couvrez cette figure,* dit-il au Prélat; *elle n'eſt pas décente.*

Il étoit exact juſqu'au ſcrupule dans les moindres choſes qui avoient rapport à la conſcience & à la Religion. La perfection chrétienne embraſſe tout, & ne néglige rien. Telle pratique de piété paroît petite &

puérile aux yeux du monde, qui eſt grande & ſublime devant Dieu. Dans le cours de ſa maladie, il ſe trouva un ſoir ſi épuiſé & ſi affoibli, qu'il pouvoit à peine ſe remuer, & qu'en finiſſant ſa prière, il fit le ſigne de la Croix de la main gauche, la ſeule dont il put ſe ſervir dans cet inſtant. Il regarda le Duc de la Vauguyon, & dit : *Voilà de la pareſſe, cela n'eſt pas bien.* Et ſur le champ il débarraſſa, quoiqu'avec douleur, ſa main droite pour refaire le ſigne de la Croix. Régulier dans ſes exercices de dévotion, inſtruit par l'Évangile à redouter également la molleſſe & la ſenſualité, il ne ſongeoit qu'à ſe rendre un ſaint, & il le devenoit tous les jours. Il s'amuſoit une fois à ſe faire rendre compte de ce qu'on lui

ſerviroit à ſon dîner ; & s'interrompant tout-à-coup, *il me ſemble*, dit-il, *que je deviens bien gourmand. Voilà de l'ouvrage pour le P. Deſmarets, la première fois que nous nous verrons.*

Ce ne ſeroit point ajoûter à ſon éloge que de dire qu'il eût été brave, puiſqu'il étoit d'une Maiſon où la valeur a toûjours été portée juſqu'à l'héroïſme. Mais ce qu'on remarquera comme une choſe peu commune, c'eſt que ſa fermeté étoit à l'épreuve de toute ſurpriſe, dans un âge & dans des occaſions où la foibleſſe des organes & le défaut d'expérience cauſent quelquefois des mouvemens de frayeur, ou du moins de l'étonnement aux enfans qui ont le plus de courage. Il avoit témoigné un grand deſir de voir faire l'exercice

aux Chevaux-légers. On lui donna le ſimulacre d'un combat & d'une attaque, avec un feu tout auſſi vif & tout auſſi terrible qu'on peut le voir dans les actions les plus chaudes de la guerre. Lorſque le feu & le bruit commencèrent, il appuya ſes mains ſur ſon front pendant toute la première décharge, ſans dire un mot. Enſuite il les retira; & avec ſa gaieté ordinaire, il dit au Duc de la Vauguyon : *J'ai voulu m'eſſayer ; je n'ai point été étonné du tout.* Il avoit craint d'être ſurpris, & de montrer quelque foibleſſe.

Tant de qualités royales & chrétiennes, tant de raiſon & tant d'eſprit, tant de connoiſſances prématurées faiſoient l'admiration & les délices de la Cour. Ce bonheur ne devoit

pas durer. La ſanté du Duc de Bourgogne parut s'affoiblir, & cauſa bientôt de grandes alarmes.

Il étoit né ſain, & d'un tempérament vigoureux; mais ſa conſtitution s'altéra par un de ces dérangemens imprévûs, dont la Nature ſe réſerve ordinairement le ſecret. Il ſurvint à la cuiſſe droite du Prince une tumeur très-conſidérable. Les plus habiles Médecins & Chirurgiens de Verſailles & de Paris furent conſultés, & s'aſſemblèrent ſouvent. Mandés enfin le 17 avril 1760, au nombre de vingt, ils ſe rendirent dans l'appartement du Duc de Bourgogne. Ils examinèrent le malade. On leur doit cette juſtice, qu'ils apportèrent à cette importante conſultation autant de droiture & de ſincérité que d'expérience & de lu-

mières. C'étoient des citoyens qui délibéroient ſur une calamité de l'État. Mais ils ne pouvoient oppoſer à un mal réel qu'une ſcience conjecturale. Jamais on n'a tant éprouvé le zèle & l'impuiſſance de l'art.

Ils convinrent unanimement de la néceſſité d'ouvrir ſans délai la tumeur. Pendant ce temps-là, Monſeigneur le Dauphin & Madame la Dauphine étoient dans le cabinet du Duc de la Vauguyon. Qu'on ſe repréſente leur état; il ſuffit d'être père ou François pour le concevoir. Le Gouverneur du Duc de Bourgogne lui annonça la déciſion des Médecins. Il n'en fut point ſurpris ni effrayé. *Je m'y attendois*, dit-il froidement; *j'avois entendu dire, il y a quelque temps, à M. Senac, qui dans ce moment me croyoit endormi,*

que je ne m'en tirerois que par une opération. Je n'en ai point parlé, de peur qu'on ne crût que cela m'inquiétoit. Donnez-moi cependant un demi-quart d'heure pour prendre mon parti. On lui présenta une Relique de S.t Paul, en lui disant que ce grand Saint pouvoit obtenir de Dieu la diminution de ses douleurs, même sa guérison. Il la prit, la baisa avec un profond respect. *Oui*, dit-il, *je le crois ; car il y a dans l'Écriture sainte* * *que les mouchoirs & les linges qui avoient touché son corps, guérissoient les malades.*

Il voulut voir les instrumens dont on se serviroit. Il les considéra, les mania avec un sang froid admirable, & s'abandonna tranquillement aux apprêts & aux rigueurs de l'opération.

* Actes des Apôtres, *ch. XIX, v. 12.*

Le S.[r] Andouillet fit l'ouverture de la tumeur avec toute la légèreté & toute la promptitude possible. L'incision fut terrible & très-douloureuse. Elle lui ouvroit la cuisse presque entière à trois doigts de profondeur. Il ne poussa qu'un ou deux cris, & soûtint sans se plaindre le reste de l'opération. Elle auroit eu le succès le plus heureux, si la guérison du Prince eût dépendu de la main des hommes. A peine fut-il pansé qu'il reprit l'air de gaieté qui lui étoit naturel, & se mit sur son séant dans son lit, comme s'il n'eût eu qu'une légère indisposition.

Le Duc de la Vauguyon alla aussitôt apprendre à Monseigneur le Dauphin & à Madame la Dauphine que l'opération étoit faite, & qu'elle avoit très-bien réussi. Ils coururent

avec transport embrasser ce cher & auguste enfant, que le Ciel sembloit rendre à leur amour & à nos vœux. L'espérance rentra dans leurs cœurs ; ils versèrent des larmes de joie. En devroit-il couler d'autres de leurs yeux !

Après ces premiers embrassemens, le jeune Prince reçut le Roi, la Reine, la famille royale, & vit toute la Cour. Il ne voulut rien changer à ses occupations ordinaires ; il admit ses maîtres, il prit ses leçons. Tout se passa chez lui ce jour-là suivant l'étiquette & la règle accoûtumées.

A quelles idées consolantes ne se livra-t-on pas dès-lors ! La ville & les provinces qui avoient partagé l'effroi de la Cour, s'étoient rassurées comme elle. L'état du Duc de Bourgogne

devenoit tous les jours plus ſatisfaiſant. Les eſpérances qu'on avoit conçûes, ſe ſoûtinrent pendant quelques mois, & l'on ne doutoit plus que ſi ſa cuiſſe devoit reſter affoiblie, malgré les bains de Barège, où l'on ſe propoſoit de le conduire, ſa vie au moins ne fût en ſûreté. On ſe flattoit enfin que ſa guériſon étoit prochaine, & qu'elle ſeroit parfaite. Il ſe croyoit lui-même en pleine convaleſcence; il s'en occupoit; il en jouiſſoit, mais moins encore que de la ſatisfaction ſi pure & ſi douce qu'elle inſpiroit à tout le monde.

Dans une circonſtance auſſi intéreſſante pour tout le royaume & pour lui, il fut bien aiſe de connoître plus particulièrement les différentes diſpoſitions des eſprits à ſon égard. Ce

n'eſt pas ici le trait le moins marqué de ſon caractère. Il ſe fit apporter l'Almanach royal. On lui demanda ce qu'il en vouloit faire. *Je veux*, répondit-il, *me rappeler les noms de ceux qui viennent me voir ſouvent, de ceux qui y viennent peu, & de ceux qui n'y viennent point du tout.*

Ce ſentiment intérieur qu'il avoit de ſon rétabliſſement, lui faiſoit déjà ſouhaiter avec ardeur de reprendre les exercices ordinaires de ſon éducation. Ce fut dans un de ces momens de bien-être qu'il écrivit à Monſeigneur le Dauphin ce billet remarquable : *Je commence à me mieux porter ; je vous prie de me permettre de continuer mes études; j'ai grand' peur d'oublier, & grande envie d'apprendre.*

On ne peut s'empêcher d'obſerver

ici qu'il ne voulut pas écrire cette lettre à Monſeigneur le Dauphin, ſans en prévenir ſon Gouverneur. *Monſieur de la Vauguyon,* lui dit-il, *je vous prie de me permettre d'écrire une lettre à quelqu'un, & de ne la pas lire.* Le Duc de la Vauguyon lui répondit: *Je le veux bien, Monſeigneur, parce que je ſais que vous êtes très-raiſonnable, & que j'ai grande confiance en votre ſageſſe.* Il l'écrivit; & comme il étoit au moment de la cacheter, il appela M. de la Vauguyon, & lui dit: *Tenez, voilà ma lettre, liſez-la; je ne puis me réſoudre à avoir un ſecret pour vous.*

On jugera par la déférence entière qu'il avoit pour le chef de ſon éducation, de ſes ſentimens pour les perſonnes à qui la naiſſance le ſoû-

mettoit, & pour celles qui lui étoient liées par le ſang. Il aimoit ſon aïeul comme père, & le reſpectoit comme Roi. Il avoit le même attachement & le même reſpect pour la Reine. Les Princes ſes frères lui étoient infiniment chers, ainſi que Meſdames ſes tantes. Mais ſa tendreſſe pour Madame la Dauphine & pour Monſeigneur le Dauphin ſurpaſſoit tout ce qu'on en pourroit dire. Un mot de Monſeigneur le Dauphin, un ton un peu plus haut, ou un peu moins tendre qu'à l'ordinaire, le touchoit juſqu'aux larmes. *Monſieur de la Vauguyon*, diſoit-il, joignant ſes mains, & levant ſes yeux au Ciel, *que papa ne ſe fâche pas, qu'il ne ſoit pas fâché, je ferai tout ce qu'il voudra.*

Toute application d'eſprit lui étant

interdite pendant ſa maladie, il y ſuppléoit par les arts méchaniques. Sa recréation la plus ordinaire alors étoit de faire travailler devant lui différentes ſortes d'artiſtes & d'ouvriers. Il ſe faiſoit tout expliquer dans le plus grand détail. Il travailloit lui-même. Il démontoit des machines très-compliquées, & les remontoit enſuite avec une adreſſe ſingulière.

Plus de quatre mois après l'opération, c'étoit le jour de S.t Louis, il ſe trouva aſſez bien pour s'habiller. Il alla chez le Roi & chez la Reine; mais il revint dans ſon appartement fort fatigué. On lui propoſa de ſe mettre dans ſon lit, ou du moins à ſon aiſe, & en robe de chambre. *Non*, dit-il, *je veux recevoir la Ville de Paris; cela convient.*

Dans quelque état de souffrance & de foiblesse qu'il ait été, il a toûjours voulu voir le député de la ville de Paris, qui venoit régulièrement savoir de ses nouvelles, & il lui répondoit lui-même. Il aimoit le peuple, & vouloit en être aimé, sur-tout du peuple de Paris. Il aimoit particulièrement aussi l'Université. Lorsqu'il la recevoit, & qu'il répondoit aux harangues du Recteur, c'étoit avec un visage riant, avec un air de satisfaction & de bonté, qui marquoit son estime pour un Corps si utile à la Religion & aux bonnes études.

Cependant le mal avoit fait secrètement dans son corps des progrès & des ravages mortels. Depuis environ trois mois, il voyoit & sentoit l'inutilité des remèdes. Il le dit un jour à ses

à ſes Médecins, ajoûtant que, pour qu'ils réuſſiſſent, il falloit que le ſouverain Médecin daignât les bénir.

L'Évêque de Limoges qui n'apercevoit que trop, comme toutes les perſonnes attachées au Prince, le danger où il tomboit, ne penſa plus qu'à lui procurer tous les ſecours & toutes les graces que l'Égliſe offre à ſes enfans pour les purifier & les ſanctifier dans les derniers momens de leur vie. Quel exemple au milieu de la Cour, & quel exemple pour la ville! Quoique dans le ſiècle où nous ſommes, dans ce temps de lumière & de raiſon, on ne veuille regarder la mort que comme le retour au néant, jamais on ne montra tant d'horreur pour elle, jamais on ne prit tant de ſoin de la cacher aux yeux des mou-

rans. Ne pouvant l'éloigner, on déguise avec art ses approches ; on les couvre de fleurs, même sous les pas des vieillards. Ici l'on présente sans ménagement l'appareil lugubre de la mort à un Prince de neuf ans, qui ne touche point encore à son dernier jour, & pour qui la nature pourroit opérer une de ces révolutions heureuses que la jeunesse éprouve souvent en pareil cas. Mais c'est un Prélat imitateur des premiers Évêques, qui ne craint point de hâter ces préparatifs terribles : c'est pour un Prince, digne petit-fils de S.t Louis, que ces préparatifs se font.

Pour le disposer plus efficacement au double sacrifice de sa vie, & d'une couronne temporelle, l'Évêque de Limoges lui fit lire le chapitre XVIII

de l'Évangile de St Jean, qui contient la passion de Notre Seigneur. Quand il fut au verset 36, où sont ces paroles, *mon royaume n'est pas de ce monde*, le Prélat lui dit, avec cette franchise & cette force apostolique d'un Ministre de Jésus-Christ, que ce passage le regardoit, qu'il devoit se l'appliquer, & que c'étoit-là le decret suprême qui décidoit de sa destinée; qu'il n'y avoit plus pour lui de royaume sur la terre, qu'un autre régneroit à sa place, que le ciel étoit desormais le seul empire auquel il dût penser. Il fut un peu étonné de ce discours, mais sans douleur ni foiblesse. Le trône, quelqu'éloigné qu'il en fût encore, étoit l'objet légitime de ses regards. L'amour de la vie & celui de la couronne le touchoient

différemment; car quoique ces deux affections ſoient néceſſairement liées entr'elles, & qu'on ne puiſſe être attaché à l'une ſans conſerver l'autre, il les ſéparoit néanmoins par un ſentiment de grandeur qu'on n'a pas de peine à concevoir dans une ame telle que la ſienne. Il renonçoit à la vie ſans regret, parce qu'un Prince ne craint point la mort, & qu'un Chrétien la deſire. Mais il regrettoit le trône, parce que la connoiſſance intime qu'il avoit de lui-même, ne l'éclairoit que trop ſur le bien qu'il eût été capable de faire un jour en rempliſſant les devoirs de la royauté. C'étoient des reſtes expirans de cet amour de ſoi-même dont la grace ſeule a droit de triompher; elle aida le jeune Prince, il combattit, & fut vainqueur. *C'en*

eſt fait, dit-il, *vous le voulez, ô mon Dieu. Je me ſoûmets à votre volonté. Mon royaume n'eſt pas de ce monde.* Il n'y penſa plus. Animé d'une foi pure, d'une charité vive & plein d'une fermeté ſurnaturelle, il ne s'occupa plus que de ſa première Communion, & s'y prépara avec ferveur. Il eſt de règle qu'on ſupplée auparavant les cérémonies du Baptême à ceux auxquels elles ont été différées. Cette cérémonie ſe fit le ſamedi veille du premier dimanche de l'Avent, dans le cabinet du Prince, par les mains de l'Abbé de Barral, Aumônier de quartier du Roi, en l'abſence du Grand-Aumônier de France, aſſiſté du Vicaire de la paroiſſe de Notre-Dame de Verſailles.

Le Roi avoit décidé que cette

cérémonie ſe feroit ſans aucun appareil ni invitations. Leurs Majeſtés furent parain & maraine. Le Roi nomma Monſeigneur le Duc de Bourgogne, LOUIS; & la Reine, JOSEPH-XAVIER. Après les cérémonies du Baptême, le Prince reçut le ſacrement de Confirmation par les mains de l'Évêque de Limoges ſon Précepteur, auquel l'Archevêque de Paris avoit donné ſes pouvoirs. La famille royale aſſiſta à cette cérémonie avec les grands officiers du Roi & de la Reine, ceux de Monſeigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine & de Meſdames, le Duc de la Vauguyon, Gouverneur du Prince, la Comteſſe de Marſan, Gouvernante des enfans de France; le Comte de Saint-Florentin, Miniſtre &

Secrétaire d'État ayant le département de la Cour, le Marquis de Dreux, Grand-Maître des cérémonies, les Sous-gouverneurs, Sous-précepteurs & Gentilshommes de la Manche du Duc de Bourgogne. Ce Prince ſigna de ſa main l'acte de ſon Baptême ſur les regiſtres de la paroiſſe.

Le lendemain il fit ſa première communion à la Meſſe qui fut dite dans ſa chambre par l'Abbé Duchaſtel, Aumônier du Roi. La nappe fut tenue par le Duc de la Vauguyon & par l'Évêque de Limoges, le Grand-Maître des cérémonies préſent. Le Prince reçut le ſacrement redoutable de nos autels avec un recueillement, un reſpect & une piété qui auroient pû ſervir d'exemple & de leçon aux meilleurs Chrétiens.

Depuis cette grande action ſon état devint encore plus fâcheux. La fièvre augmenta ; une toux violente & preſque continuelle ſe joignit à ſes autres ſouffrances. Sa patience inaltérable ſembloit prendre de nouvelles forces dans l'accroiſſement de ſes douleurs. S'il demandoit ſa guériſon à Dieu, c'étoit avec la plus entière réſignation. *Oui, Seigneur,* diſoit-il, *guériſſez-moi, ſi c'eſt votre volonté, mais ſeulement pour votre gloire.* Il répétoit cette prière tous les matins & tous les ſoirs, en élevant ſes mains vers le ciel, & avec ce regard ſi expreſſif & ſi pénétrant qui lui étoit particulier.

Quand l'excès des douleurs lui arrachoit des cris, ſa grande ame s'indignoit des foibleſſes forcées de la nature. Il ſe les reprochoit à lui-

même ; mais ſur-tout il en écartoit juſqu'aux moindres apparences d'inquiétude ou d'humeur contre ceux qui le ſervoient. Il ne ceſſoit au contraire de leur marquer dans ces momens, combien il étoit ſatisfait de leur intelligence & de leurs ſoins. *Je ſouffre beaucoup*, leur diſoit-il, *mais je ſais bien que ce n'eſt pas votre faute. Ne vois-je pas que vous me ſervez avec tout le zèle & toute l'affection poſſible!*

Sa bonté, nous pourrions dire ſon amitié pour ſes domeſtiques, augmentoit avec ſes maux. Il craignoit que la continuité du ſervice ne les incommodât. Plus il ſouffroit, & plus il veilloit ſur leur ſanté. Dans ſes inſomnies, il étoit fâché qu'ils ne dormiſſent pas. Lorſqu'il avoit quelque beſoin dans la nuit, il appeloit douce-

ment, de peur d'éveiller ceux qui couchoient dans ſa chambre. *Mon pauvre Tourolle*, diſoit-il à ſon premier valet de chambre, *vous vous tuez auprès de moi. Allez prendre l'air ; je tâcherai de me paſſer de vous pendant deux heures.* Bonnemant, l'un de ſes valets de chambre, le veilloit, quoiqu'il fût très-enrhumé. Il dit au Duc de la Vauguyon : *Je vous en prie, renvoyez Bonnemant. C'eſt le tuer que de le faire veiller, & il vous empêchera, vous & Tourolle, de vous repoſer.*

Quel amour, quel intérêt, quel zèle ne devoit pas inſpirer un tel Prince à toutes les perſonnes attachées à ſon éducation & à ſon ſervice! Il ne faut que les interroger, que les entendre. Leurs témoignages uniformes, ſans être concertés, leurs regrets & leurs

larmes m'ont ſervi d'inſtructions. Ces mémoires-là ne ſont pas ſuſpects.

Trois mois & demi s'écoulèrent dans cette horrible ſituation. La triſteſſe étoit peinte ſur les viſages; les jours de deuil approchoient. Point de ſoulagement aux maux du Prince. Attendriſſement univerſel ſur ſon état, regrets de le perdre, deſir de le conſerver, vœux pour ſa guériſon, nulle eſpérance de l'obtenir. Rien n'interrompoit ſes douleurs, rien ne les calmoit; il n'exiſtoit plus que pour ſouffrir; il ne vivoit enfin que dans les bras de la mort. Son dernier jour n'étoit pas loin. L'Évêque de Limoges n'héſita point à le lui déclarer; & en même temps il lui propoſa de recevoir le ſaint Viatique & l'Extrême-onction. *Oui, Monſieur,* lui répondit

le Prince, & sans aucune émotion, *je veux les recevoir, & les desire. J'ai fait le sacrifice de ma vie à Dieu. Mais en avez-vous parlé à Monsieur de la Vauguyon!*

Peu d'instans après, ce Duc entra dans sa chambre. Il le trouva tranquille, gai, & s'entretenant avec les Gentilshommes de la Manche. Le Prince continua la conversation; ensuite il appela son Gouverneur, lui prit la main, & l'envisageant d'un air affectueux, mais qui n'avoit rien de triste, il lui demanda, s'il étoit temps encore qu'il reçût l'Extrême-onction; & lui serrant la main avec plus de force, il ajoûta: *Monsieur de la Vauguyon, j'ai fait le sacrifice de ma vie à Dieu.* Après ce discours, il fit revenir la compagnie qu'on avoit fait

retirer, & ſe remit à cauſer avec la même tranquillité qu'auparavant.

Le ſoir de ce même jour, Monſeigneur le Dauphin étant venu le voir, il lui dit : *Mon papa, je vous demande la permiſſion de recevoir demain l'Extrême-onction, & de vouloir bien la demander pour moi au Roi.*

Vers les neuf heures du ſoir, il ordonna qu'on fermât les rideaux, parce qu'il ſentoit quelque envie de dormir. Mais auparavant il appela ſon Précepteur, & lui recommanda de le venir trouver le lendemain matin de bonne heure, pour repaſſer avec lui les cérémonies & les prières qu'on emploie dans l'adminiſtration de l'Extrême-onction. L'Évêque de Limoges lui dit de ne ſonger qu'à dormir, de ne ſe point inquiéter,

& qu'on feroit le lendemain tout ce qu'il falloit. Il regarda le Prélat, & lui dit du ton le plus ferme, *Monsieur, je ne suis point troublé.*

Ce fut le 16 mars à dix heures du matin, qu'on lui administra le saint Viatique & l'Extrême-onction. Tout étoit en pleurs sur la terre, & tout retentissoit de cantiques de joie dans le ciel. Ceux qui furent témoins de cette auguste cérémonie, ceux qui en furent les ministres, ne se la rappellent qu'avec des saisissemens de douleur & d'admiration. Les regards du Prince, son visage, toute sa personne exprimoit l'humilité profonde & l'amour brûlant des Chérubins. Il se fit mettre sur son séant : il ne voulut pas qu'on l'aidât à défaire sa chemise, ni à ôter son bonnet pour

recevoir les ſaintes onctions. Quand il les eut reçûes, il ſe tourna du côté de ſon premier valet de chambre, & lui dit en ſouriant: *Hé bien, Tourolle, je n'ai pas eu beſoin de vous.*

L'après-midi de ce même jour, il parut mieux. Quelqu'un lui dit que l'Extrême-onction pouvoit guérir les malades. *Je le ſais*, repliqua-t-il, *lorſque cela eſt néceſſaire pour le ſalut, & pour la plus grande gloire de Dieu.*

La nuit qui ſuivit cette journée, fut très-mauvaiſe. La toux redoubla à un point exceſſif. Il s'affoibliſſoit à vûe d'œil, & l'on craignoit à chaque inſtant de le voir expirer. Il le craignoit lui-même; & tout ce qu'il deſiroit, étoit d'aller juſqu'au jour de Pâques pour communier encore une fois, & ce jour-là.

Enfin ſes maux, ſes ſouffrances, ſon affoibliſſement parvinrent au dernier période. Il étoit écorché en pluſieurs endroits de ſon corps. Il ne pouvoit faire aucun mouvement ſans reſſentir les douleurs les plus aiguës. Quelquefois, ſans autre plainte, il diſoit tout bas : *Mon Dieu, donnez-moi, je vous prie, une ſituation ; je n'en puis plus.* Le ſamedi matin, veille de ſa mort, il s'écria : *me voici comme un autre agneau paſchal, prêt à être immolé au Seigneur.*

Juſqu'à préſent j'ai couvert d'un voile l'accablement affreux où étoient plongés Monſeigneur le Dauphin & Madame la Dauphine. Mais il faut ouvrir ici le rideau, & les expoſer aux regards reſpectueux de tous les hommes ſenſibles. Ils alloient perdre leur

leur fils aîné, l'enfant de l'État, le premier fruit de leur union, un jeune Prince accompli; & dans ce moment ils apprennent que le Duc de Berry leur ſecond fils, vient de tomber malade; que ſon mal, qu'on ne connoît point encore, ſe déclare avec violence; que les ſymptomes en ſont alarmans, & qu'il y a lieu de craindre pour lui. Le Duc de Bourgogne, qui ne tient plus au monde, & qui eſt preſque dépouillé de la vie, tremble pour celle de ſon frère; c'eſt le ſeul danger qui l'occupe. Il ne ceſſoit d'en demander des nouvelles, & il ſe fit rendre compte par les Médecins, à trois repriſes différentes, de l'état où ſe trouvoit ſon frère de Berry; c'eſt ainſi qu'il l'appeloit.

Le Samedi ſaint ſe paſſa dans les

mêmes larmes & dans le même effroi. La vie du Duc de Bourgogne n'étoit plus qu'une agonie prolongée. Il y eut cependant sur le soir quelques bons intervalles. Les premières heures de la nuit furent assez tranquilles. Le Prince paroissoit moins souffrir ; il parloit & se faisoit entendre. Mais tout-à-coup son pouls & sa voix s'affoiblirent ; il lui prit une toux violente qui produisit par la bouche une évacuation de la plus mauvaise espèce. On la lui cachoit ; il voulut la voir. Son premier valet de chambre lui proposa, dans ce moment, de prendre un peu de vin pour se fortifier. *Tourolle*, répondit le Prince, *après ce que je viens de voir, il ne me faut plus rien.*

Il appelle aussi-tôt le P. Desmaretz

Jésuite, son Confesseur, & lui dit : *Mon Père, puisqu'il s'agit d'une dernière absolution, il faut faire une revûe sur ma vie passée.* Helas ! une vie d'un moment, pleine d'innocence & de vertus, étoit tout l'espace qu'il avoit à parcourir. L'examen ne pouvoit être long. Il se confessa avec une présence d'esprit merveilleuse, & avec des sentimens si tendres & si élevés, que le P. Desmarets n'a pû s'empêcher de dire qu'*il étoit bien fâché que le secret de son ministère lui imposât silence sur toutes les choses admirables qu'il avoit entendues dans cette confession.*

L'heure fatale approchoit. *Le moment est venu,* dit le Prince, *donnez-moi le Crucifix.* Il le prend, & colle ses lèvres mourantes sur le signe

adorable du ſalut. Son ſacrifice ſe conſomme. Il va tout quitter, & ne regrette rien. Que dis-je! la nature, de l'aveu même de la Religion, exige encore de lui un tribut & des adieux. Ses regards ſemblent attirés par un objet inviſible; & ſoit qu'il cherchât des yeux cette mère auguſte qu'il avoit tant chérie, & qu'il laiſſoit ſur la terre; ſoit que, par l'effet d'une imagination frappée, il crût la voir réellement, il s'écria d'une voix animée, *ah! maman, maman!* C'étoit l'eſſor d'une ame qui rompt ſes liens. Il répéta une ſeconde fois ces expreſſions ſi tendres, fit un acte d'amour de Dieu, & rendit le dernier ſoûpir.

Il étoit deux heures trois quarts du matin. A ſix heures le Duc de

la Vauguyon paſſa chez le Roi. Sa Majeſté n'étoit que trop préparée à la funeſte nouvelle qu'on venoit lui annoncer. Elle ordonna au Duc de deſcendre chez Monſeigneur le Dauphin. Il s'y rendit ſur le champ, & fit dire au Prince que Monſeigneur le Duc de Berry ſe portoit bien, & que le Duc de la Vauguyon *étoit-là.* Ce peu de mots ſignifioient tout. Le premier effet qu'ils produiſirent ſe conçoit, mais ne ſe rend pas. Cependant le Roi vint chez Madame la Dauphine qui tomba ſans connoiſſance dans ſes bras. Monſeigneur le Dauphin paroît; on amène le Comte de Provence & le Comte d'Artois; la Reine arrive; Meſdames l'avoient précédée; toute la famille royale étoit dans le même lieu. Quels objets ma-

jeſtueux & touchans ! quel ſanctuaire de douleur ! les petits Princes fondant en larmes ; leur mère évanouie ; ſon auguſte époux renverſé dans un fauteuil, la tête appuyée ſur le ſein du Duc de la Vauguyon, ſans couleur, ſans parole, ſans pouls, ſans reſpiration, & dans un état ſi violent, ſi extraordinaire, que quelques minutes de plus pouvoient le rendre dangereux ; le Roi & la Reine occupés à ſecourir leurs enfans ; la tendreſſe conjugale, l'amour paternel & filial, l'affection fraternelle, tous les ſentimens de la nature déployés, & agiſſant à la fois ſur tant de perſonnes royales, qui mêloient enſemble leurs gémiſſemens & leur conſternation.

Ici les expreſſions me manquent; le pinceau m'échappe des mains.

Venez, ô François, venez voir par vous-mêmes ce que je ne puis retracer; approchez du lieu respectable où pleurent vos Maîtres. C'est dans ces afflictions domestiques qu'ils doivent sur-tout attirer nos regards. C'est-là que, rapprochés de nous par des malheurs communs à toutes les conditions, ils nous découvrent sans contrainte & sans le vouloir, leur caractère & leurs sentimens. Ce qu'ils paroissent dans leur famille, ils le sont pour leurs sujets. Un bon père est un bon Roi; & tout Souverain qui rend hommage aux droits sacrés de la nature, remplit mieux qu'un autre les devoirs de l'humanité.

Tels sont les regrets que cause à toute la France, & à la famille royale, la perte d'un enfant de neuf ans. Il

a rempli sa carrière en homme; sans être parvenu au trône, il s'est montré digne de régner; sans avoir fait de grandes choses, il a été un grand Prince. Il a souffert en héros, & il est mort comme un Saint.

